

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Solange LEFEBVRE (dir.), *Raisons d'être. Le sens à l'épreuve de la science et de la religion*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, 179 p.

par Mireille D'Astous

Recherches sociographiques, vol. 50, n° 3, 2009, p. 644-646.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/039078ar>

DOI: 10.7202/039078ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

plus poussé de la gouvernance locale, nationale et globale de la diversité religieuse; elles alimenteront des discussions sur les droits de l'homme (ex. liberté de religion et le droit à l'égalité sans discrimination) et leur traitement dans la Charte québécoise des droits et libertés de la personne, la Charte canadienne des droits et libertés, les déclarations et conventions de l'ONU. La question « comment gouverner » va de pair avec celle des conditions de participation démocratique, à savoir comment créer un véritable dialogue et construire des sphères publiques inclusives qui permettent à tous de forger les conditions du « vivre ensemble ». Ce livre appelle à une discussion continue.

Leah BASSEL

*Department of Sociology,
City University, London.
leah.bassel.1@city.ac.uk*

Solange LEFEBVRE (dir.), *Raisons d'être. Le sens à l'épreuve de la science et de la religion*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, 179 p.

L'ouvrage collectif *Raisons d'être. le sens à l'épreuve de la science et de la religion* permet d'engager un dialogue entre les disciplines en rassemblant les réflexions de spécialistes ayant une formation en physique, en théologie, en philosophie, en éthique ou œuvrant en sciences de la vie. Tout en évitant le concordisme ou l'uniformisation, cette quête de cohérence au travers de la diversité des approches présentées et ce dialogue entre science et religion soulèvent des questions aussi fondamentales que le sens (ou non-sens) de la vie et de l'être humain ainsi que les questions de la vérité, de l'expérience religieuse en modernité et du statut des sciences humaines en science. Le groupe de recherche dont émanent ces études s'est donné la possibilité – et a pris le risque – de penser la complexe réalité humaine et la diversité des savoirs, ce qui est signe d'universalité et non de cloisonnement des disciplines. Cette démarche humanisante et constitutive de notre humanité est aussi, selon le théologien Gérard Siegwalt, celle de la pensée religieuse qui relie et qui cherche à intégrer les savoirs à la totalité du réel et à la totalité de l'être humain, ce qui s'accompagne d'une continuelle tension entre rationalité scientifique et réceptivité spirituelle.

En première partie, les physiciens Louis Lessard et Normand Mousseau indiquent que les révolutions scientifiques situent l'être humain dans l'Univers en d'autres termes que ce qui prévalait auparavant et ils avancent que l'existence humaine est désormais pensée en termes, de probabilités, de processus d'évolution plus ou moins chaotiques, de propriétés émergentes et de complexité. Lessard propose par conséquent une réflexion sur la méthode scientifique, ses a priori, sa validité et son ordre épistémologique constitutif. La question du sens et la quête de sens interpellent et motivent la démarche scientifique tout en faisant appel à d'autres démarches. Se posent alors les mêmes exigences de cohérence, de rationalité et de sens critique caractéristiques de la démarche

scientifique. Le philosophe Jean Grondin poursuit dans cette veine : il montre que la question du sens 1) a à tout le moins un sens du fait qu'elle est posée, 2) peut être, ainsi que les diverses réponses qu'elle apporte, située dans l'histoire, 3) est liée à celle des origines à laquelle l'hypothèse scientifique du *Big Bang*, sans en nier la valeur, ne répond pas entièrement, 4) est aussi celle de la direction, de l'orientation et de la destinée de la vie et de l'univers, aspect évacué ou traité partiellement par la science moderne, car elle se concentre sur et se limite à ce qui est observable et mesurable. La première partie de l'ouvrage inclut la contribution de la théologienne Solange Lefebvre, qui rappelle la pluralité des théologies et la possible ouverture de celles-ci aux discours sur le monde et sur l'être humain, dont fait partie le point de vue scientifique. Pour sa part, le spécialiste de neurobiologie et de neuropsychologie Mario Beauregard présente ses recherches en neurosciences spirituelles : l'étude du cerveau de carmélites lorsqu'elles vivent des expériences religieuses, spirituelles et mystiques (ERSM) montre un caractère multiple (cognitif, émotionnel, état de conscience où la perception de temps et de l'espace est altéré, etc.). Cette étude remet en question de nombreuses explications biologiques réductionnistes des ERSM (phénomènes strictement hallucinatoires, provenant du seul lobe temporal, etc.). Beauregard insiste sur l'impossibilité de démontrer ou d'infirmer la réalité objective de Dieu ou d'un monde spirituel. Enfin, le bioéthicien Hubert Doucet décrit brièvement les discours basés sur les neurosciences selon lesquels la réalité humaine est à chercher et à transformer au niveau du cerveau, puis il fait écho à quelques critiques de cette position et de sa concomitante éthique naturaliste.

En deuxième partie, Christian Downs et Paul Allen abordent des questions épistémologiques reliées aux rapports entre science et religion. Downs présente quelques positions de Gérard Siegwalt qui veut, d'une part, dépasser le dualisme ontologique et son corollaire, l'objectivisme scientifique et, d'autre part, met de l'avant une raison philosophique, ontologique et globalisante. Le théologien Paul Allen se concentre sur la possibilité de construire une épistémologie où science et religion ne sont pas considérées comme séparées ou n'ayant aucun rapport l'une avec l'autre. En ce sens, Allen se réfère au réalisme critique de Ian Barbour, en indique des points critiques et propose sa propre réflexion liée à des problématiques théologiques. Ensuite, la question d'un possible dialogue et du statut des sciences (« de la nature » et « humaines ») est posée par le philosophe Peter Odabachian. En s'appuyant sur l'œuvre et la pensée de Gadamer, Odabachian montre la pertinence de l'effort herméneutique au sein des pluralismes mouvants de l'époque actuelle et argumente pour que les sciences humaines aient un rôle face aux interrogations sur les fins dernières. Heather Stephens, rattachée à l'Institut Thomas Moore, témoigne de l'importance du questionnement lorsque plusieurs discours ou disciplines sont en jeu. Revenant à la question du sens, la contribution du philosophe Georges Héral clôt la deuxième partie. Raison et sensibilité alimentent toutes deux l'expérience religieuse. Situer les apports de l'une et de l'autre soulève la question de la vérité (objective et subjective) si discutée en modernité. Finalement, Gérard Siegwalt conclut en repensant l'aventure disciplinaire de cet ouvrage issu d'un symposium : le défi d'un véritable dialogue et d'une approche « dialectiquement unitaire » conduit à mettre de l'avant la réflexion épistémologique. Dans la crise des fondements

de la modernité, il semble nécessaire de développer une pensée capable de mettre en relation les savoirs et d'arriver à une conception globale de l'unité du réel. C'est à l'épistémologie qu'il revient de chercher, et les fondements du réel, et l'unité au travers de la diversité du réel. La pensée ainsi mise en place ouvre aux questions du sens et du non-sens (des choses, des êtres, de Dieu, de l'univers, de l'être humain, etc.) tout en respectant le droit de chacune des spécificités.

Mireille D'ASTOUS

Département de théologie,
Université Laval.
mireille.dastous.1@ulaval.ca

Malcolm REID, *Notre parti est pris*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 344 p.

C'est le jeu de la traduction du titre et du sous-titre de cet ouvrage initialement paru en anglais en 1972 qui en révèle le mieux le propos. Le sous-titre : « Un jeune reporter chez les écrivains révolutionnaires du Québec, 1963-1970 » annonce que ce n'est pas tant la revue *Parti pris* ou la maison d'édition du même nom qui est l'objet du livre mais la mouvance autour de celles-ci. À cet égard, le titre en anglais est plus approprié : *The Shouting Signpainters. A Literary and Political Account of Quebec Revolutionary Nationalism*, qui bien sûr renvoie au livre de Paul Chamberland, *L'Afficheur hurle*. De cette dérive linguistique, il faut retenir non seulement le lien entre littérature et révolution, mais surtout celui entre littérature et révolution dans le contexte nationaliste des années 1960, alors que le Parti québécois n'existait pas encore et que sautaient les premières bombes du Front de libération du Québec (FLQ). Ce que le sous-titre en français évoque aussi, c'est la posture de Reid, alors jeune reporter, partageant un grand nombre des convictions des écrivains dont il parle, partageant aussi leurs questions, et cherchant en même temps qu'eux, avec eux, des réponses. Cette posture n'est pas sans analogie avec celle de Carmelle DUMAS (2008), à la différence que celle-ci a écrit son livre sur *L'Osstidshow* et 1968 après coup. Ce côté très personnel des deux ouvrages fait qu'on n'a pas l'impression que les deux auteurs parlent du milieu culturel de la même ville à peu près à la même époque. Si Dumas traite surtout de la chanson et Reid de littérature, les deux posent essentiellement la même question, celle de la place de l'art dans le changement social. La littérature peut-elle contribuer au changement social, et si oui comment ? Comment des écrivains révolutionnaires doivent-ils écrire et à qui doivent-ils s'adresser : à l'élite, au peuple ? Bref, c'est la question de l'engagement de l'écrivain qui est posée. Doit-il s'engager politiquement ? Son engagement littéraire a-t-il un effet social et politique ? Au cœur des interrogations de Reid, se trouve aussi, surtout, le lien entre les intellectuels et le peuple.

À cet égard, il n'est pas anodin que le premier chapitre, intitulé « Watch out, tu vas vvvère », soit consacré à la langue parlée dans les quartiers populaires de Montréal. Pour